

MON FILM

30 francs

BELGIQUE : 6 Frs B.
LUXEMBOURG : 6 Frs L.
ESPAGNE : 6 Pesetas
AUTRES PAYS : 36 Frs français

LE
FILM
COMPLET



Marlène DIETRICH
dans

TÉMOIN à CHARGE

KITTY. — Un seul pseudo et un seul questionnaire (de trois questions) par lecteur et par mois, telle est la règle de ce courrier... — Derniers films de Louis Jourdan : *Pages galantes de Boccace, La Fontaine des amours, Le Cygne, La Mariée est trop belle, Escapade, Le Diabolique M. Benon, Le Prisonnier du Temple.* — Derniers films de Jacques Serinas : *Une fille nommée Madeleine, Hélène de Troie, Les Enfants ne sont pas à vendre, Un siècle d'amour, C'est la faute d'Adam.* Pour Adrian Hoven, voyez ma réponse à **UNE DIJONNAISE.**

TO-MORROW. — Dans *Mai-gret tend un piège*, Gérard Séty joue le rôle du danseur mondain Jojo. Jeanne Marken ne tournait pas dans ce film.

UN THIENNOIS. — Michel Ray, que vous avez vu dans *Les Clameurs se sont tuées*, a tourné d'autres films depuis. Nous les



Diana WYNTER

dans

Le train du dernier retour.

verrons bientôt. — La récente version de *Rose-Marie* (qui vient, en effet, après trois autres versions cinématographiques) est jouée par Ann Blyth, Fernando Lamas (James Duval), Howard Keel (sergent Malone) et Joan Taylor (Wanda). — Robert Stack est né à Los Angeles (Californie, U. S. A.) le 13 janvier 1919. Il a les cheveux châtain clair, les yeux bleus, et mesure 1^m,82. Nous l'avons vu dans : *Jeux dangereux, Toute à toi, Les Géants du ciel, L'Escadron des aigles, La Dame et le toréador, Bwana le diable, Écrit dans le ciel* (Mon Film, n° 436), *Les Corsaires de l'espace, Maison de bambou, L'Or et l'amour, Écrit sur du vent* (Mon Film, n° 557).

MARIE-CLAUDE B. — Alain Delon est un jeune acteur de théâtre qui débute à l'écran. Nous l'avons vu dans *Quand la femme s'en mêle*. Il a tourné d'autres films par la suite. Le dernier en date est *Christine*, avec Romy Schneider. Né à Sceaux le 8 novembre 1935. Interview dans notre numéro 616.

RÉMOIS CURIEUX. — Jack Palance est né à Lattimer (Pennsylvania, U. S. A.) le 18 février 1920. — Derniers films de Victor Mature parus en France : *Le Grand Chef, Les Inconnus dans la ville, La Charge des Tuniques bleues, Safari, Opération Requins, Zarak le valeureux, Police internationale, Les Trafiquants de nuit.* — Derniers films de Tony Wright : *Et par ici la sortie, Les Sept tonnerres.*

MARJOLAINE. — Vittorio de Sica est né à Sora (Italie), le 7 juillet 1902. Derniers films parus en France : *Les Cinq dernières minutes, Le Bigame, Une histoire de Monte-Carlo, Les Mauvais garçons, Les Week-end de*

★ Entre nous ★

Le Camériste répond ici à toutes les questions d'intérêt général

(Avant de lui écrire, veuillez prendre connaissance de l'Avis Important)

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à tous nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions d'intérêt général (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.

4° Nous ne publions pas d'adresses.

Néron, Casino de Paris, Pères et fils, L'Adieu aux armes, Amours de vacances, Souvenirs d'Italie, etc.

BRANCALIONI, MEKNÈS. — Et le pseudo?... — J'ai bien souvent parlé ici des débuts au cinéma, et bien souvent tenté de détourner de cette profession difficile et encombrée les jeunes ingénues qui, comme vous, ne se font certainement pas une idée exacte de ce qu'elles sont. — Richard Burton est né en Angleterre le 10 novembre 1925. Marié à Sybil Williams depuis 1949. — Anthony Perkins dans ce rôle de *La Loi du Seigneur*.

JOHNNY. — Victor Mature porte son vrai nom. — O. E. Hasse est allemand. « O. E. » désigne les initiales de ses prénoms. — Robert Hossein est français. Ses derniers films : *Crime et Châtiment, Sait-on jamais, Méfiez-vous, fillettes.*

Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 20 francs pour les artistes résidant en France et à 35 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 20 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux.)

la Comédie-Française. — Mais Georges Descrières en fait toujours partie.

MASQUE DE VELOURS. — Désolé de vous décevoir, mais l'histoire que vous me racontez ne me rappelle absolument rien... — Erich von Stroheim est mort le 15 mai 1957. — Sacha Guitry, le 24 juillet 1957. — Le film *Barnabé*, avec Fernandel, a été réalisé en 1938.

S. G. D. G. AUVERGNE. — Interprètes de *Casino de Paris* : Caterina Valente (Catherine Miller), Vittorio de Sica (Alexandre Gordy), Gilbert Bécaud (son secrétaire), Grégoire Aslan (le sous-directeur du Casino), Véra Valmont (la danseuse). — Interprètes de *Rendez-vous à Rio* (1955) : Dirk Bogarde (Simon), Brigitte Bardot (Hélène), James Robertson-Justice (Capitaine Hog) et Brenda de Banzie.



Sophia LOREN dans *Par-dessus les moulins.*

MISS CHEWING-GUM. — Nous transmettons à Romy Schneider votre lettre affranchie à 35 francs. — Derniers films de Roland Toutain : *La Caraque blonde, Sidi-bel-Abbès, L'Inspecteur aime la bagarre.* — Paul Guers a quitté

MARCELINO. — Virginia Leith est née à Cleveland (Ohio, U. S. A.) le 15 octobre 1929. Célibataire. Nous l'avons vue dans : *La Veuve noire, Les Inconnus dans la ville, Au seuil de l'Inconnu, Je reviens de l'Enfer.* — Raymond

Pellegrin mesure 1^m,70. — Vous semblez prendre trop au sérieux les petits potins sans importance et les belles formules publicitaires.

EDDIANITA. — En effet, Pascale Roberts a tourné dans *Ces dames préfèrent le mambo*, avec Eddie Constantine. — Le même Eddie Constantine, avec Zizi Jeanmaire, cette fois, a tourné *Folies-Bergère* à Paris, en 1956. Je m'étonne, en effet, que ce film n'ait jamais paru dans une ville aussi importante que la vôtre. — Pier Angeli a eu un fils en août 1955.

JEAN PLANQUES. — Je ne réponds pas par lettre. Lisez l'avis en tête de ce courrier. — Lisez également ma récente réponse à **BRANCALIONI-MEKNÈS**, à propos des débuts au cinéma.

PETITE ÉTOILE. — Il était inutile de joindre une enveloppe



FERNANDEL

dans

Sous le ciel de Provence.

timbrée à votre lettre puisque je ne puis répondre par lettre. — Derniers films de Tony Curtis parus en France : *Trapèze, Le Cavalier au masque, Les Années sauvages, L'Extravagant M. Cory, Rendez-vous avec une ombre, Le Grand Chantage.* — Derniers films de Jean-Claude Pascal : *Les Mauvaises Rencontres, Milord l'Arsouille, La Châtelaine du Liban, Le Salaire du péché, Les Lavan-dières du Portugal.* — Yul Brynner est né à Sakhaline, le 11 juillet 1920. — Club James Dean : Mme Floss Wagner, 43, avenue de Versailles, Paris (16^e).

DORREIF-YRAC. — Derniers films de Cary Grant parus en France : *La Femme révoltée, La Main au collet, Elle et lui* (2^e version), *Orgueil et passion, Embraselle pour moi.* — Je ne connais pas Kenneth Tobey. Je serais même curieux de savoir dans quel film vous l'avez vu ! — Robert Ryan est né à Chicago le 11 novembre 1909. Derniers films parus en France : *Le Shérif, Côte 463, Maison de bambou, Les Implacables, Les Échappés du néant.* — Nous avons gagné ce soir date de 1949.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les numéros suivants de *Mon Film* : 1 à 108, 110 à 112, 114 à 129, 131, 132, 134, 135 à 140, 142 à 144, 149, 151, 153, 154, 155, 159, 160, 163 à 178, 182, 197 à 202, 208, 210, 213, 214 à 252, 259 à 300, 307 à 318, 325 à 336, 343, 344, 346, 348, 361, 364, 366 à 370, 372, 379 à 384, 391, 409 à 424, 426 à 440, 474, 477, 473, 490, 492, 497, 500, 510, 532, 542. Faire offre, même pour quelques numéros, à M. Jacques Bottin, Poste restante, Nancy (M.-et-M.).

MON FILM

LE FILM COMPLET

TOUS LES MERCREDIS. 5, boul. des Italiens, PARIS (2^e)

Rédacteur en chef : Pierre HENRY.

Abonnements, France et Colonies :

1 an..... 1.170 fr. | 6 mois..... 630 fr.

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.



TÉMOIN A CHARGE

Réalisation de Billy WILDER.
Scénario de Billy WILDER et Harry KURNITZ
d'après le scénario et la pièce d'Agatha CHRISTIE.

INTERPRÉTATION :

Léonard Vole ..	TYRONE POWER.
Christine Vole ..	MARLENE DIETRICH.
Sir Wilfrid Roberts	CHARLES LAUGHTON.
Miss Plimsoll ..	ELSA LANCHESTER.
Brogan Moore ..	JOHN WILLIAMS.
Mr. Meyers ..	TORIN THATCHER.
Janet Mackenzie	UNA O'CONNOR.
Inspect. Hearne ..	PHILLIP TONGE.
Carter	IAN WOLFE.
Mrs. French	NORMA VARDEN.

Production Arthur HORNBLow.

Distribuée par LES ARTISTES ASSOCIÉS.

Récit de Jacques FILLIER.

TÉMOIN à CHARGE

C'ÉTAIT avec une joie profonde que sir Wilfrid Roberts, l'un des plus brillants avocats londoniens, retrouvait son bel hôtel particulier, après une crise cardiaque qui avait nécessité deux mois de clinique. Il ne revenait pas seul, hélas ! mais en compagnie d'une nurse modèle, miss Plimsoll, dont il maudissait également la sollicitude rigoureuse et le volubile bavardage.

Tout son personnel, employés et domestiques, faisait la haie pour lui présenter des fleurs. Il remit à plus tard la lecture d'un petit poème de bienvenue, tant il lui tardait de retrouver son austère bureau. Carter, son fidèle valet de chambre depuis trente-sept ans, lui fit remarquer :

— Voyez, sir Wilfrid, j'ai pris grand soin de votre perruque !

Il montrait, dans un carton cylindrique, la traditionnelle perruque Louis XV dont s'accompagne la robe des magistrats et des avocats au tribunal londonien d'Old Bailey. Cette perruque, qui avait aux yeux du vieil avocat une valeur de symbole, il était impatient de la coiffer. Mais il parut horrifié en constatant qu'on avait saupoudré ce précieux couvre-chef d'antimite :

— Qui donc a décidé que je n'exercerais plus ? protesta-t-il avec une susceptibilité de malade peu soucieux de s'avouer vaincu.

— Quelle idée, sir Wilfrid ! Les avoués se sont battus à nos portes, en votre absence ! dit vivement Carter. Il y a des cas intéressants...

Il les énuméra, mais sir Wilfrid fit la moue :

— Rien que des affaires à plaider au civil !

Carter prit une mine solennelle pour déclarer :

— Je suis navré, maître ! Mais vos médecins déconseillent les causes criminelles.

— Comment ! sursauta l'avocat. Ils m'ont tout supprimé : l'alcool, le tabac, les dames ! Qu'ils me laissent au moins mon métier ! Ou alors achetez une forte provision d'antimite et une grande caisse pour m'y coucher avec ma perruque !

Miss Plimsoll s'approchait, avec son irritant sourire persuasif :

— Sir Wilfrid, montons nous déshabiller et nous coucher ! Au dodo !

Son malade réagit en bougonnant :

— « Nous » coucher ! Écœurante perspective ! Que de fois, sur mon lit de douleur, j'ai souhaité vous étrangler ! J'aurais reconnu le crime et assuré ma défense : « My Lord, jurés de Londres, mon homicide est justifié ! Deux mois durant, cet ange de pitié a tripoté, piqué, palpé, saccagé mon corps sans défense tout en me torturant les oreilles et l'esprit avec son verbage... »

— Soyez mignon ! Venez ! insistait miss Plimsoll, inflexible et souriante.

— Bas les pattes, ou gare ma canne ! fit-il en la menaçant.

— Vous auriez trop peur d'abîmer vos cigares... objecta-t-elle.

Et, d'un geste prompt, elle dévissa la canne pour en extraire les cigares prohibés par la Faculté et dissimulés par le malade réfractaire.

— Perquisition sans mandat. Vous risquez la prison ! bougonna l'avocat.

Miss Plimsoll expliquait à Carter et aux employés :

— A l'hôpital, il cachait partout cigares et cognac. Nous l'appelions *Le Fûté*. Je confisque ces cigares, comme les autres !

— Je la tuerai, un de ces jours ! grommela sir Wilfrid, vexé.

Au moment où il s'apprêtait à monter jusqu'à son appartement, Carter lui fit admirer le fauteuil automatique qu'il avait fait installer en vue du retour de son maître. Et sir Wilfrid, après avoir bougonné qu'on le prenait pour un infirme, fit l'essai de ce gracieux ascenseur, qu'il s'amusa à faire monter et descendre deux ou trois fois pour le plaisir de le voir glisser le long de la rampe :

— C'est une idée épatante ! conclut-il, ravi. Je me sens léger ! Encore un petit tour, pour m'habituer...

Pendant cet exercice, il vit entrer un de ses vieux amis, l'avoué M^e Mayhew, au-devant duquel le trop zélé Carter se précipita pour dire :

— Mille regrets, maître Mayhew. Nous sommes au complet. Sir Wilfrid est surchargé... Toute fatigue lui est interdite...

— Pourtant, ça lui plaira : une grosse affaire criminelle...

L'avocat dressa l'oreille ; il pressa sur le bouton de la descente et appela son ami :

— Mon cher Mayhew !... Sous prétexte que je suis convalescent, on m'a mis à un régime de civiliste. Il vous faut choisir un avocat plus jeune...

L'avoué fit la grimace :

— Je comptais tellement sur vous que... mon client est ici. Il s'agit de M. Léonard Vole. Il est dans de mauvais draps. Mais si vous êtes si fatigué, je comprends... Soignez-vous bien, mon cher maître !

De son œil malin, sir Wilfrid avait aperçu Léonard Vole : un homme

jeune, bien découplé, très brun, avec un visage intelligent, un regard mobile. Il lui parut intéressant. D'autre part, Mayhew était un vieil ami... Au moment où l'avoué tournait les talons, il n'y tint plus et le rappela, comme l'avait prévu Mayhew en faisant mine de se retirer si vite.

— Je ne puis me charger de la cause, mais je veux vous aider de mes conseils... expliqua le convalescent en entraînant les deux hommes dans son bureau, sans tenir compte des protestations de son infirmière.

Là, il tira de sa poche un cigare qui avait échappé à la vigilance de miss Plimsoll et demanda du feu à son ami. Ce fut Léonard Vole qui lui tendit son briquet en souriant. Décidément, ce garçon était sympathique.

— Excusez-moi, maître... dit Vole. Mon avoué estime que je risque d'être arrêté incessamment...

— Et pourquoi ?

— Pour meurtre... avoua Vole, sans paraître autrement embarrassé.

— Vous avez dû lire cela dans les journaux, précisa M^e Mayhew : le meurtre de Mrs. French, veuve d'âge mûr, assez riche, qui vivait seule avec sa bonne. Mr. Vole l'avait vue, ce soir-là. En rentrant, la bonne a trouvé Mrs. French assassinée, le crâne fracassé.

— Je n'ai guère lu de journaux, ces temps derniers ! soupira sir Wilfrid.

— Vole semble inoffensif. Il n'a jamais été condamné. Il s'est brillamment comporté durant la guerre. Il n'y a contre lui que des présomptions. Voulez-vous des détails pour établir un système de défense ?

Déjà repris par le démon de sa vocation, sir Wilfrid réfléchissait :

— Il s'agit de fournir un alibi inattaquable

— Je ne puis me charger de la cause, mais je vous aiderai de mes conseils, déclara Sir Wilfrid.



pour le soir du crime! Quelle tête ferait miss Plimsoll si elle me voyait fumer! gloussa-t-il, joyeux.

— Faisons en sorte qu'elle ne vous surprenne pas! dit Vole en riant et en fermant la porte à clef d'un geste résolu.

— Il a l'instinct d'un vrai criminel, qui pense à tout! plaisanta sir Wilfrid.

— Pourtant, je n'ai tué personne! affirma Vole, sur le même ton désinvolte et paisible. Christine, ma femme, a pensé qu'il me fallait un bon avocat. M^e Mayhew m'a amené ici. J'ai appris par les journaux que Mrs. French était morte, et que la police souhaitait m'entendre. Alors, j'y suis allé... expliqua Vole.

— Vous a-t-on menacé? s'enquit sir Wilfrid.

— On m'a prié de faire une déposition qui pouvait se retourner contre moi. Est-ce une menace?

Les deux hommes de loi échangèrent un bref regard :

— On n'y peut plus rien! murmura sir Wilfrid, pensif.

— On a paru convaincu! dit vivement Léonard Vole.

Sir Wilfrid leva les bras au ciel, désarmé par tant de candeur :

— Convaincu? Il croit s'en tirer comme cela! Vous ne voyez pas que vous êtes considéré comme le suspect numéro un? On vous arrêtera sûrement.

— Pourquoi? Je n'ai rien fait! protesta Vole.

— En Angleterre, on n'arrête pas les gens pour rien... dit M^e Mayhew.

— Ça peut arriver! observa Vole, soucieux. Il y a eu le cas d'un certain Becker. On a trouvé le vrai coupable au bout de huit ans!

— C'est regrettable! convint sir Wilfrid. Mais Becker a été gracié, indemnisé et rendu à la vie normale.

— Allons, allons! Ne soyez pas si pessimiste, Mr. Vole! dit M^e Mayhew. Je vous confie au meilleur avocat de Londres!

Vole semblait avoir des nerfs de Latin plutôt que de Britannique. Mais sir Wilfrid, songeant aux fatigues d'une cause difficile, hésitait, à présent. Il eut un geste las :

— Mes médecins m'interdisent de plaider. Je regrette, jeune homme. Mais je vous conseille volontiers de prendre pour avocat l'excellent Brogan-Moore, un de mes élèves.

Il téléphona aussitôt chez celui-ci pour le prier de venir bien vite.

Il avait ouvert la porte et se trouvait nez à nez avec miss Plimsoll qui, à la vue du cigare, s'indigna. Léonard Vole eut un rire nerveux :

— Cette fois, j'ai trois avocats! Maître Mayhew, expliquez à sir Wilfrid que je suis pauvre et ne puis rien payer! Je suis chômeur depuis quatre mois.

Sir Wilfrid ne se résignait pas à quitter son bureau. Il questionna :

— Que faisiez-vous?

— J'ai été mécano dans une maison de location de voitures. Le contremaître m'empoisonnait, et je suis parti.

— Et après?

— Pendant les fêtes du Christmas, j'ai été démonstrateur dans un rayon de jouets... Avant, je m'occupais de couvertures électriques...

— Ouais... apprécia sir Wilfrid d'un air renfrogné.

— Vous me jugez instable? devina Vole. C'est un peu vrai. La guerre m'a décalé en rompant mes habitudes régulières. Et puis, j'ai vécu à l'étranger... C'est en Allemagne, durant l'occupation, que j'ai connu Christine, ma femme. C'est une actrice merveilleuse! Une femme admirable! J'aurais voulu pouvoir la gâter. Mais, depuis mon retour, je n'ai pas eu de chance. Pourtant, il me suffisait, pour m'enrichir, de lancer mon batteur à œufs...

— Un batteur à œufs? répéta sir Wilfrid, interloqué.

— Oui, j'ai inventé beaucoup de choses, de petits appareils domestiques. Mais mon batteur est remarquable : il sépare les blancs des jaunes. Hélas! il faut beaucoup d'argent pour un lancement publicitaire. Et j'espérais que Mrs. French m'en avancerait...

Sir Wilfrid commençait à reprendre un sérieux intérêt à l'affaire Vole. Il tira de son gousset un monocle qu'il encastra dans son orbite droite puis, se plaçant à contre-jour, il s'amusa à diriger le reflet solaire capté par ce monocle sur le visage

Léonard Vole, que Sir Wilfrid trouvait de plus en plus sympathique, affirma qu'il était innocent.

de Léonard Vole, en visant les yeux, tout en lui faisant subir un interrogatoire serré :

— Comment avez-vous connu cette dame?

— D'une façon assez curieuse. Le 3 septembre dernier, je léchais les vitrines dans l'espoir de trouver un cadeau à offrir à ma femme pour son anniversaire... Je m'arrêtai devant la vitrine d'une modiste. Je voyais, dans le magasin, une dame très mûre, qui essayait une capeline chargée de tulle, de feuillage d'automne. Je ne pus m'empêcher de faire une moue consternée. La dame me vit et enleva précipitamment son chapeau. Elle en essaya un autre et, par jeu, je souris. Alors, à ma grande surprise, la dame se leva et vint sur le pas de la porte me demander :

— Il vous plaît? Il n'est pas trop fantaisiste?

— C'était un galurin tarabiscoté, avec un grand nœud de ruban qui menaçait le ciel. Après tout, je n'avais aucune raison d'empêcher la modiste de faire des affaires. Je déclarai donc le chapeau un peu osé, mais très seyant. J'en conseillai l'achat. Puis, voyant arriver mon bus, je m'esquivai.

— Certains chapeaux féminins sont bien capables de provoquer des crimes! affirma gravement sir Wilfrid. Mais vous avez revu Mrs. French?...

— Oui. Quelques semaines plus tard, par hasard. Découragé de n'avoir pu placer mon batteur, j'étais entré dans un cinéma, quand une spectatrice vint dans l'ombre se placer devant moi. Le film était déjà commencé. Le chapeau de cette dame me gênait. Je la priai de l'ôter. Elle se retourna, me reconnut et se mit à rire en me



L'avocat se mit à interroger Léonard, en lui faisant subir « l'épreuve du monocle ».



rappelant que j'avais moi-même choisi ce gênant couvre-chef...
— Permettez que je m'assoie près de vous : il est trop difficile à replacer sans glace! dit-elle gaiement.

— Je lui résumai le début du film. Elle me confia qu'elle allait souvent au cinéma parce qu'elle vivait seule et s'ennuyait chez elle.

— Vous saviez que Mrs. French était riche! souligna sir Wilfrid en lançant le reflet de son monocle sur les yeux de Vole.

— Non. Nous étions aux places les moins chères. A la sortie du cinéma, elle m'invita à prendre le thé chez elle, sous prétexte d'expérimenter mon batteur. Sa servante, Janet, me fit grise mine. Visiblement, elle ne sou-

hantait aucune présence étrangère dans cet appartement confortable, curieusement décoré des souvenirs coloniaux rapportés par Hubert French, le mari.

— Ensuite, vous avez revu souvent Mrs. French ?
— Deux fois par semaine. Elle m'offrait du sherry, nous jouions à la canasta, ou bien nous écoutions des disques. Pauvre femme! Penser qu'elle est là, morte, dans son salon... soupira Léonard Vole, apitoyé.

— On l'a enlevée de là, corrigea sir Wilfrid. La laisser eût été anti-hygiénique... Parlez-moi de la soirée du meurtre.

— Je suis allé vers huit heures chez elle. On a bavardé, écouté des disques... Je l'ai quittée à neuf heures et suis rentré chez moi à la demie; neuf heures vingt-six exactement, je m'en souviens, parce que j'ai bricolé mon réveille-matin.

— Combien vous a-t-elle donné? lança durement sir Wilfrid. Vole sursauta, outré :

— Mrs. French? Mais... pas un sou! Pour quelle raison?
— Elle était amoureuse de vous...
— Elle me choyait... comme un neveu! protesta Vole.
— Elle ignorait que vous étiez marié?
— Non. Mais elle était persuadée que je m'entendais assez mal avec ma femme. Elle n'a jamais demandé à la connaître.

— Êtes-vous réellement en mauvais termes avec votre femme?
— Non! Nous nous adorons! Mais je ne tenais pas à la décevoir.

Le jeu de réflecteur continuait. Mais Vole ne cillait pas, se contentant d'incliner la tête pour y échapper, sans jamais dérober son regard.

— Son argent vous attirait? insista sir Wilfrid, en quête d'un mobile.

— J'espérais qu'elle me prêterait une centaine de livres sterling pour ma publicité. Il s'agissait d'une affaire honnête. Était-ce mal?

— Vous saviez que la bonne sortait, ce soir-là, et que cette dame se sentirait seule... Or, vous et cette veuve sentimentale, dans la maison isolée, avec un phono dont les hurlements étoufferaient les cris... dit lentement sir Wilfrid, comme s'il reconstituait la scène du crime.

— Non! Elle vivait quand je suis parti! Les journaux disent qu'elle a pu être victime d'un cambrioleur. Je ne l'ai pas tué! Il faut me croire!

De tout son être, Vole repoussait le terrible soupçon. Sir Wilfrid ôta son monocle. La spontanéité de ce cri lui plaisait :

— Je vous crois. Mais je doutais. C'est pourquoi j'ai soumis vos yeux et mes artères à cette épreuve... Vous êtes dans une situation terrible, Mr. Vole. Car vous n'avez pas d'alibi. Quelqu'un vous a-t-il vu, sur le chemin de votre retour chez vous?

— Non. Mais ma femme vous confirmera l'heure de ce retour.
— Hum... Le témoignage d'une femme aimante n'a guère de poids.

M^e Brogan-Moore venait d'arriver. Sir Wilfrid lui présenta son futur client et déclara :

— Mais je ne savais pas! Ce n'est donc pas un mobile... On va m'arrêter? dit Vole, penaud.

Le bruit d'une auto qui stoppait devant l'immeuble avait attiré Mayhew vers la fenêtre :

— On est déjà à vos trousses! dit-il.

Quelques secondes plus tard, l'inspecteur principal Hearne, de Scotland Yard, entra, chargé d'un mandat d'arrêt contre Mr. Vole, qui parut accablé :

— Je n'ai jamais été arrêté, pour le plus petit délit!

— Il n'y a pas de honte à cela : des rois, des ministres, des évêques l'ont été... lui dit sir Wilfrid en guise de consolation.

— J'aurais voulu prévenir ma femme...

— Je m'en charge immédiatement! dit M^e Mayhew.

Léonard Vole prit très convenablement congé des trois hommes de loi et déclara en souriant, avant de se laisser emmener :

— Cette affaire m'aura du moins appris à fuir les vitrines de modistes!

Quand il fut parti, sir Wilfrid déclara à ses deux amis :

— Il fait bonne impression.
— Vous lui avez fait passer le test du monocle! dit Brogan-Moore en riant.

— Avec mention. Puisse-t-il en être de même lors du procès! Mais ce sera dur de le défendre...

L'insistance conjuguée de miss Plimsoll et de Carter décida enfin sir Wilfrid à monter se reposer. Installé dans son fauteuil-ascenseur, il prit congé de ses amis. M^e Mayhew déclara :

— J'avais convoqué Mrs. Vole ici. Voulez-vous la voir un instant?

— Oh! non. Je ne suis pas en état de recevoir des épouses en larmes! dit sir Wilfrid. Préparez-vous à la crise de nerfs ou à la syncope. Ayez sous la main sels, mouchoirs et cognac!

Une voix au timbre étrange de contralto se fit entendre :

— Ce ne sera pas nécessaire.

Les trois hommes se retournèrent et virent, sur le seuil du bureau du personnel, où attendaient les visiteurs, une très élégante jeune femme blonde aux yeux clairs, au pâle visage. Elle portait un tailleur strict qui révélait un corps parfait et des jambes au galbe impeccable. Elle poursuivit :

— Je ne m'évanouis jamais. Je suis Christine Vole.

Un calme hautain émanait de cette belle créature. Le maître de céans dit, sans aucune ironie, cette fois :

— Les nouvelles sont mauvaises, Mrs. Vole...
— Léonard est arrêté et inculpé de meurtre? demanda-t-elle posément.

— Oui... murmura sir Wilfrid, dominé par ce sang-froid.

— Je m'en doutais. Que va-t-il se passer?

Comme miss Plimsoll s'impatientait, sir Wilfrid annonça :

— On va juger votre mari. Et c'est mon ami, M^e Brogan-Moore, qui se charge de le défendre, car mon état de santé ne me le permet pas...

— Ce n'est pas vous qui défendrez Léonard? murmura la jeune femme. Dommage! M^e Mayhew dit que vous êtes le champion des causes perdues!

Tant de lucidité frappa le vieil avocat. Cette femme jugeait-elle d'avance son mari condamné? Il aurait voulu pouvoir l'interroger, elle aussi. Mais miss Plimsoll allait se fâcher. Il laissa Christine Vole pénétrer dans son bureau à la suite de M^e Brogan-Moore et de M^e Mayhew et monta lui-même jusqu'à sa chambre.

Mais, tandis que son infirmière préparait le lit, il s'éclipssa et fila jusqu'au rez-de-chaussée pour y écouter, par pure curiosité, l'entretien de cette splendide créature et de l'avocat. Brogan-Moore venait de demander à Christine si elle était au courant des relations de son mari et de Mrs. French :

— Bien sûr! dit-elle en souriant. Il portait des chaussettes vertes tricotées par elle, mais par pure gentillesse, car il déteste le vert et les chaussettes étaient trop grandes. Il sait si bien prendre les femmes!

— Vous savez que Mrs. French lui a légué beaucoup d'argent? demanda Brogan-Moore.

Pour toute réponse, Christine haussa ses fins sourcils. L'avocat demanda :

— Naturellement, il ignorait qu'il allait hériter?
— Il vous a dit ça? questionna doucement Christine.

Sir Wilfrid, assis discrètement dans un coin de son bureau, sursauta.

— Insinueriez-vous autre chose? fit Brogan-Moore, surpris.

— Oh! rien du tout!... dit vivement la jeune femme.

— Mrs. French traitait votre mari comme un fils

Invité chez elle par Mrs. French, Vole expérimenta son batteur à œufs.

— La dame, sur mes conseils, acheta ce galurin tarabiscoté, expliqua Léonard.

— Sale histoire. Pas mal de présomptions, et aucun alibi. Avez la défense sur l'absence de mobiles. Excluons le crime passionnel. Reste le crime par intérêt. Si Mr. Vole vivait de Mrs. French, pourquoi aurait-il tari sa source de profits? S'il espérait un œuf d'or, pourquoi tuer l'oiseau avant la ponte? Donc, pas de mobiles. Je vous signale que Mr. Vole est aussi compréhensif que naïf... Oui, naïf au point de nous prévenir qu'il ne pouvait pas nous payer!

M^e Brogan-Moore eut un rire bon enfant :

— Aucune importance. Nous nous paierons sur ses quatre-vingt mille livres d'héritage...

— Quelles quatre-vingt mille livres? demanda Vole, effaré.

— L'héritage de Mrs. French, s'il faut en croire les journaux de ce soir. On a trouvé son testament...

— Oh!... fit Vole, émerveillé. Et moi qui me faisais du souci pour mon batteur! C'est merveilleux... Je vais prévenir ma femme!

Les deux avocats et l'avoué considéraient d'un œil stupéfait cette manifestation de joie, candide jusqu'à l'inconscience. Sir Wilfrid remarqua :

— Cet héritage n'arrange pas les choses. Il constitue un joli mobile...





Toujours souriant, l'inconscient Léonard Vole fut emmené par les policiers.

— Vous croyez ça ? demanda la même voix neutre. Quels hypo-

crites, les Anglais !

Pour le coup, sir Wilfrid n'y tint plus et s'avança, stimulé par l'énigmatique attitude de cette femme :

— Savez-vous, madame, que la défense de votre mari repose sur sa parole et la vôtre et que le jury peut refuser de croire un accusé dont seule la femme confirme les affirmations ?

— Oui. Je le sais aussi... dit calmement la visiteuse.

D'un geste nerveux, sir Wilfrid avait repris son monocle pour infliger le test du rayon lumineux à cette mystérieuse créature. Elle leva la main pour protéger ses yeux. Sir Wilfrid questionna, presque durement :

— Vous voulez bien aider votre mari et son avocat ?

— Oui, je veux l'aider...

Tout en parlant, elle s'était levée et tirait le store-jalousie derrière sir Wilfrid. Après quoi, elle revint tranquillement s'asseoir en disant :

— Là... Cela va beaucoup mieux ainsi pour vous et pour moi...

Déconcerté, le vieil avocat en lâcha son monocle. C'était la première fois qu'une personne soumise à cette épreuve désagréable y mettait fin avec cette paisible désinvolture... Il reprit, choqué :

— Songez à l'importance de votre témoignage ! Le soir du crime, votre mari est rentré avant neuf heures et demie ?

Elle eut de nouveau ce haussement de sourcils réticent :

— C'est ce qu'il veut que je dise ?

— Mais... est-ce la vérité ? insista sir Wilfrid, agacé.

Elle eut un demi-sourire un peu las pour répondre, de sa voix grave :

— Quand je l'ai dit à la police, on n'a pas eu l'air de me croire. Peut-être à cause de mon accent étranger...

Nos tribunaux acceptent les témoins étrangers de tous les pays ! protesta sir Wilfrid. On prend alors un interprète. Les sourd-muets eux-mêmes peuvent déposer... à condition de dire la vérité, bien entendu... Vous savez qu'à la barre vous déposerez sous la foi du serment ? insista-t-il, solennel.

— Oui... « Léonard est rentré à neuf heures vingt-six et n'est pas ressorti. C'est la vérité ! » débita Mrs. Vole d'un ton ferme avant d'ajouter en riant : Vous aimez mieux ça ?

Ce cynisme léger acheva de déconcerter le vieil avocat. Il demanda à mi-voix :

— Aimez-vous votre mari ?...

Elle ne détourna pas son regard, devenu impénétrable :

— Léonard le croit.

— Et vous, le croyez-vous ? dit sourdement sir Wilfrid, irrité.

— Suis-je déjà sous serment ? demanda-t-elle, flegmatique.

Jamais il n'avait rencontré une épouse aussi peu sûre. Il la prévint : — Nos lois ne permettent pas à une femme de faire un témoignage de nature à nuire à son mari. Dans le cas présent, il s'agit d'un meurtre, et l'accusation cherchera à faire pendre votre mari...

— Très pratiques pour les coupables, vos lois... apprécia Christine. Mais Léonard Vole n'est pas mon mari.

Devant le haut-le-corps de sir Wilfrid, elle précisa sèchement :

— Nous nous sommes mariés à Hambourg, mais j'avais déjà un mari en zone russe. Léonard l'ignorait, car il ne m'aurait pas épousée et je serais morte de faim parmi les ruines...

— Vous devriez donc lui savoir gré de vous avoir amenée ici !

— On se lasse de la gratitude... murmura la belle.

— Il vous aime beaucoup, je crois... insista sir Wilfrid, outré.

— Il a un culte pour moi... convint la troublante Allemande.

— Et vous ? lança, comme un soufflet, l'avocat.

Elle eut un petit rire coquet et amusé :

— Vous êtes trop curieux... Auf wiedersehen ! (Au revoir.) Mais rassurez-vous : je lui fournirai l'alibi promis, avec des larmes dans la voix...

Elle s'en alla, après un salut d'élégante désinvolture, laissant les deux avocats ahuris. Sir Wilfrid murmura, perplexe :

— C'est une femme... remarquable ! Mais quel jeu peut-elle bien jouer ?

— Si nous respirions des sels ? proposa Brogan-Moore avec un soupir.

— Défendre cette cause est aussi héroïque que la charge de la Brigade Légère ou un raid d'avions-suicide ! Seul de son côté et toutes les chances de l'autre... Aucun atout en main ! Dites-moi, Brogan-Moore : croyez-vous ce Vole innocent ?

— J'ai des doutes... Mais je ferai de mon mieux...

Pour le coup, le vieux lion des Assises retrouva toute sa vigueur combative. Non, la cause était trop difficile pour ne pas la tenter ! Un autre la perdrait à coup sûr... Tandis que lui... Brusquement, il prit son parti :

— C'est moi qui me charge de l'affaire !

Après quoi, il remonta majestueusement dans son fauteuil-ascenseur pour faire sa sieste.

..

Quinze jours plus tard, il se rendait à la prison pour annoncer à Vole qu'il le défendrait lui-même. Les médecins l'y autorisaient à condition qu'il partît se reposer aux Bermudes dès la fin du procès. Afin de trouver un témoin possible en faveur de l'accusé, sir Wilfrid le fit photographier tel qu'il était au soir du meurtre. Ainsi, quiconque l'aurait vu ce soir-là rentrer chez lui à l'heure indiquée pourrait l'attester.

— Mais ma femme sait à quelle heure je suis rentré ! observa Vole. Pourquoi n'est-elle pas encore venue me voir, depuis deux semaines ? L'en a-t-on empêchée ? Il ne lui est rien arrivé, j'espère ?

Pauvre Vole ! Comme il semblait anxieux ! Un véritable amoureux... Sir Wilfrid n'avait pas le courage de lui parler de Christine.

— Pendant ces deux semaines, moi, je me suis occupé de vous ! dit-il. Selon les rapports de police, Janet Mackenzie, la domestique



de Mrs. French, affirme que vous avez aidé sa maîtresse à refaire son testament...

La désinvolture de Christine déconcertait Sir Wilfrid.

— C'est faux ! Janet m'a toujours détesté ! cria Vole, indigné.

— Parbleu ! Avec votre batteur, vous représentiez le progrès dans cette maison vieux jeu... plaisanta sir Wilfrid, philosophe. Vous avez dit à la police que vous vous étiez coupé au poignet...

— Oui. En coupant du pain. Le couteau a glissé. C'était deux jours après le crime : Christine pourra en témoigner...

Christine ! Toujours Christine ! Sir Wilfrid leva sur Brogan-Moore, qui l'avait accompagné, un regard désolé. Pauvre mari ! Ce bref coup d'œil alarma Léonard, qui s'accrocha au bras de son défenseur :

— Que me cache-t-on ? Christine est-elle malade de ce qui m'arrive ? Ça doit être si dur, pour elle... Nous n'avons jamais été séparés...

— Elle semble avoir assez bien pris la chose... bredouilla sir Wilfrid. Racontez-moi comment vous l'avez connue...

Le visage anxieux de Vole se détendit, tandis qu'il revivait cet ardent passé, encore proche :

— C'était en Allemagne, en 45... J'étais près de Hambourg, dans une unité d'entretien de la R. A. F. J'avais une permission de week-end. Elle chantait dans un cabaret en ruine. L'affiche la montrait à moitié nue, avec son beau visage, ses jambes divines... Elle chantait en s'accompagnant d'un accordéon, d'une voix sourde, inoubliable... Mais les soldats étaient furieux de la voir déguisée en marin : ils voulaient voir ses jambes et hurlaient de dépit. L'un d'eux s'approcha, déchira la jambe du pantalon de Christine, et ce fut le signal de la bagarre. Elle se débattait. J'essayai d'intervenir pour la protéger : ça me dégoutait, tous ces hommes à l'assaut de cette belle fille... Mais, en entendant les sifflets de la Military Police, aussitôt appelée par le tenancier, je me suis caché pendant qu'on emmenait au bloc les copains... Je restai seul dans le cabaret désert. Christine, en loques, cherchait à quatre pattes son accordéon... Alors, je me suis avancé pour l'aider. Je lui ai dit :

« C'est votre faute, aussi ! Ce pantalon leur cachait vos jambes ! »

— Elle m'a expliqué qu'elle avait perdu ses costumes dans un bombardement. Elle s'était retirée dans l'espèce de réduit, étayé tant bien que mal, qui lui servait de loge et d'appartement dans l'immeuble en ruine. Tant de misère me bouleversait. J'ai fait ce que nous faisons tous dans ces cas-là : j'ai offert du café, du lait concentré, du sucre, du thé. Il fallait voir ses yeux d'affamée, dans son visage creux ! J'avais aussi des confitures, des biscuits, des œufs en poudre... Elle rayonnait de reconnaissance et tenait à me payer mes cadeaux... de la seule manière possible ! Quand je m'étendis sur son lit, l'étais broncha... et le plafond me tomba sur la tête ! »

Il riait comme un collégien à ce souvenir de leur première rencontre et reprit, avec le même plaisir d'évocation :

— Je venais de toucher mon mois. J'ai passé avec elle le week-end. Elle avait une alliance et m'a expliqué que cela lui servait de porte-respect auprès des admirateurs trop hardis... Je ne pouvais

pas supporter l'idée qu'elle appartiendrait à un autre. Alors, je l'ai épousée. Sitôt démobilisé, je l'ai amenée ici. Elle pleurait de bonheur, en pénétrant dans l'appartement que j'avais loué...

— Bien sûr! murmura sir Wilfrid. Elle avait un toit solide et un passeport anglais!

— Quelle femme merveilleuse! Quelle grande actrice! Vous la verrez au procès!... dit Vole avec orgueil.

Si pénible que cela fût, sir Wilfrid jugea le moment venu de porter à Vole le coup dur d'une désillusion:

— Nous ne citerons pas Christine comme témoin... Elle est étrangère, ignore les finesses de notre langue et l'accusation en profiterait...

Vole avait blêmi. Ses yeux mobiles exprimaient le désarroi:

— Christine est mon seul témoin! Elle doit venir déposer!... criait-il.

— Faites-moi confiance! dit sir Wilfrid, paternel. Je suis un vieux bougon qui déteste perdre un procès!

— Sans Christine, je suis perdu! Je n'aurai aucun courage! se lamentait Vole, effondré.

En rejoignant dans sa voiture miss Plimsoll qui l'attendait avec des pilules et une thermos de cacao, sir Wilfrid confia à Brogan-Moore:

— Pauvre Vole, qui compte sur sa femme! Un noyé qui se cramponnerait à une lame de rasoir!...

Vint enfin le jour où le procès Vole fut plaidé à Old Bailey, avec tout l'apparat désuet de la justice britannique.

Après avoir lu l'acte qui accusait Léonard Stephen Vole d'avoir, le 14 octobre, assassiné Emily Jane French, le Lord Juge lui demanda, selon la tradition, s'il plaiderait coupable ou non coupable.

— Non coupable! lança l'accusé d'une voix vibrante.



En 1945, Léonard, affecté à une unité d'entretien de la R. A. F., se trouvait à Hambourg.

Et le duel commença, très serré, entre l'accusation, soutenue par le redoutable M^e Myers, et les deux défenseurs de Vole.

En fait, seul sir Wilfrid intervenait, du poids de son autorité.

Juste avant l'ouverture de l'audience, le vieil avocat avait été dopé d'une piqûre. Il devait, à heures fixes, se soutenir à l'aide de pilules et emportait sous sa robe une thermos de cacao. Miss Plimsoll assisterait aux débats des galeries supérieures et ferait signe à Carter chaque fois qu'il serait temps pour sir Wilfrid de prendre une des précieuses pilules. Il fallait éviter les conséquences d'une tension excessive... Miss Plimsoll vérifia si la thermos contenait bien du cacao et non pas du cognac...

L'inspecteur principal Hearne, qui avait enquêté, vint témoigner au sujet des empreintes relevées chez Mrs. French:

— C'étaient celles de Mrs. French, de sa bonne et de Léonard Vole.

Sir Wilfrid se leva, massif, imposant:

— Bien sûr. Mon client était un familier de la maison. Mais vous nous avez dit, Inspecteur, que tout avait été saccagé comme pour un cambriolage. Est-il dans les habitudes des cambrioleurs d'opérer les mains nues?

M^e Myers riposta, non moins incisif:

— Mais quand des cambrioleurs opèrent dans une maison, partent-ils sans rien emporter? La servante a affirmé qu'il ne manquait rien...

Hearne dut donner raison à tour de rôle aux deux adversaires. M^e Myers revint à la charge, en faisant présenter une pièce à conviction: la veste de Vole, sur laquelle avaient été relevées des taches de sang fraîchement lavées. L'inspecteur déclara:

— J'ai fait analyser ce sang. C'était du sang humain, du groupe zéro.

— Le même groupe que celui de la victime! triompha l'accusateur.

— A-t-on songé à faire analyser celui de Vole? demanda sir Wilfrid.

— Non... convint Hearne.

— L'accusé s'est blessé au poignet en coupant du pain. Sa femme l'a confirmé, en nous confiant ce couteau, très tranchant, comme vous pouvez le voir. Or je possède un certificat disant que Léonard S. Vole, donneur de sang au North London Hospital, appartient au groupe zéro. Donc, ce sang peut être le sien...

— A moins, riposta Myers, agressif, qu'il ne se soit blessé exprès pour justifier ces taches!

— Simple supposition! dit sir Wilfrid, en balayant l'objection d'un geste majestueux.

A ce moment, miss Plimsoll fit à Carter le geste convenu, et sir Wilfrid dut absorber l'une des pilules qu'il avait disposées en damier, machinalement, sur son pupitre.

Janet Mackenzie, la servante de Mrs. French depuis dix ans, vint ensuite déposer. Sèche et menue, volubile, elle semblait ravie d'accabler Léonard Vole:

— Le 14 octobre, c'était mon jour de sortie. Je suis allée voir ma nièce pour lui porter un patron de robe. Je suis sortie à 19 h. 30. Ma nièce habite à cinq minutes. En y arrivant, j'ai vu que j'avais oublié le patron. Je suis donc revenue le chercher après le dîner, vers 21 h. 25. En passant devant le salon pour monter à ma chambre, j'ai entendu Mr. Vole, qui causait et riait avec Madame...

— Non! Ce n'était pas moi! A cette heure-là, j'étais parti! s'écria Vole.

— Je suis sûre de l'heure. Je suis retournée aussitôt chez ma nièce, jusqu'à 22 h. 40. A mon retour, je suis allée au salon demander à Madame si elle n'avait besoin de rien... Elle était morte, et tout était sens dessus dessous.

— Saviez-vous que Vole était marié? demanda l'accusateur.

— Non. Ma maîtresse non plus...

M^e Myers insista:

— Pourquoi pensiez-vous que Mrs. French croyait Vole célibataire?

— Parce qu'elle lisait des biographies de femmes célèbres mariées à des hommes beaucoup plus jeunes qu'elles, depuis qu'elle le connaissait...

Il y eut un murmure égayé dans le public. Mais sir Wilfrid jugea cette remarque indigne d'être retenue, de telles biographies ayant de nombreux lecteurs sans arrière-pensée. L'accusateur interrogeait à présent Janet sur le testament récent de Mrs. French, et la petite bonne femme ridée devenait de plus en plus acide:

— C'est le 8 octobre qu'elle a refait son testament pour laisser toute sa fortune à Léonard Vole. Ils en avaient discuté depuis quelque temps...

— Le 8 octobre! souligna M^e Myers à l'adresse des jurés. C'est-à-dire une semaine avant le crime. Merci, miss Mackenzie. J'ai terminé!

— Pas encore! protesta sir Wilfrid. Par son testament précédent, Mrs. French vous laissait, miss Mackenzie, le plus gros de sa fortune?

— Oui, c'est vrai! glapit Janet.

— Et, selon le second testament, en dehors d'une petite rente viagère pour vous, l'accusé héritait de tout? On conçoit donc vos sentiments d'hostilité à son égard!

— J'ai pas du tout « d'obstinité » contre lui! Mais c'est pas juste qu'il touche l'héritage de sa victime! C'est un fainéant, une crapule!

— Son amitié avec votre maîtresse vous coûte une fortune! souligna très haut sir Wilfrid, avec un sourire indulgent. Mais vous disiez avoir, le 14 octobre, entendu rire Mrs. French et l'accusé. Que disaient-ils?

— Je n'en sais rien. La porte du salon était fermée...

— Et vous étiez pressée... Je

Les soldats, déchainés, avaient mis en pièces le pantalon de marin que portait la chanteuse.

(Suite page 10)



ne puis croire que vous écoutiez aux portes. Pourtant, vous affirmez que c'était la voix de Vole...

— Je la connais bien! répliqua aigrement Janet.

— Cela pouvait être la pièce qu'on donnait ce soir-là à la Télévision. Elle s'appelait *L'Amour bondissant*. Une pièce gaie... sourit sir Wilfrid.

— C'était sûrement pas la Télévision, parce que l'appareil était en réparation cette semaine-là! affirma Janet, à la satisfaction visible de M^e Myers.

Janet, gênée par le micro, le repoussait souvent. D'autre part, elle mettait souvent sa main droite en cornet autour de son oreille, pour mieux entendre. A voix distincte pour toute la salle, mais pas trop haute, sir Wilfrid demanda, aimable :

— N'êtes-vous pas allée récemment à la Sécurité sociale faire une demande pour obtenir un appareil acoustique?

— Vous dites? cria Janet, qui n'avait pas entendu.

Sir Wilfrid, jubilant, répéta un peu plus haut sa question. Quand Janet y eut répondu affirmativement, il s'épanouit d'aise :

— Vous avez l'oreille dure, tout le monde ici a pu s'en convaincre. Et pourtant, en passant très vite devant une porte de chêne massif épaisse de huit centimètres, vous avez reconnu la voix de mon client! Cela me suffit, miss Mackenzie. Je n'ai plus aucune question à vous poser.

Tout guilleret, sir Wilfrid avala une seconde pilule qu'il fit glisser d'une lampée de cacao. Il avait retrouvé sa combativité d'antan. L'affaire ne se dessinait pas si mal, grâce à lui. Il pulvérisait allègrement les témoignages et surveillait du coin de l'œil l'agacement de M^e Myers. Non, décidément, rien n'était supérieur, en fait de plaidoirie, à un bon procès criminel!

Le troisième jour du procès, M^e Myers fit sensation en annonçant un témoin à charge, — témoin capital, disait-il, — qu'il tenait en réserve. Et il fit appeler Mrs. Christine Helm.

Sir Wilfrid, stupéfait, vit alors entrer dans la loggia réservée aux témoins la femme de Léonard Vole, dont la beauté, la sobre élégance provoquèrent une vive sensation dans tout le public. Léonard s'accrochait à la barrière de son box pour mieux la voir. Elle prêta serment, de sa voix grave. Sir Wilfrid se dressa à son banc pour protester contre la citation, en qualité de témoin à charge, de la femme de l'accusé. M^e Myers riposta, triomphant :

— Je n'ai pas cité Mrs. Vole, mais Mrs. Helm... ou plutôt Frau Helm, si l'on préfère. Mrs. Helm passait pour être la femme de Léonard Vole, qu'elle avait épousé à Hambourg. Mais elle avait déjà un mari, en zone russe...

— Il existe un acte de mariage aux noms de Léonard Stephen Vole et sa femme Christine. En existe-t-il un du premier mariage? tonna sir Wilfrid.

— Le voici, mon cher confrère. Il atteste le mariage du témoin avec un certain Otto Ludwig Helm, à Breslau, le 18 avril 1942. Je ne vois donc pas pourquoi Frau Helm ne pourrait témoigner...

Christine ayant, d'une voix calme, reconnu l'exactitude du document exhibé par M^e Myers, sir Wilfrid, outré, l'interrogea :

— Êtes-vous prête à témoigner contre l'homme que vous appelez votre mari?

— J'ai juré de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... murmura Christine, très maîtresse de soi.

— Vous avez dit à la police que le soir du crime votre mari était rentré à 21 h. 25 après être sorti à 19 h. 30...

Christine regarda l'avocat bien en face et déclara posément :

— Il est rentré à 22 h. 10...

Sir Wilfrid en resta sans voix. Mais Vole s'était dressé, hagard :

— Que dis-tu, Christine? C'est insensé! Tu sais bien que je suis rentré à 21 h. 26 exactement...

Elle affectait de ne pas voir cet homme dont le regard la suppliait autant que sa voix. Elle répéta :

— Je maintiens qu'il était 22 h. 10.

Il était essouffé, agité. Il ôta sa

La misère de Christine
avait bouleversé Léonard.

veste et me demanda d'en laver les poignets, où il y avait du sang. J'ai dit : « Qu'as-tu fait? » Il m'a répondu : « Je l'ai tuée... »

Une rumeur de surprise et de réprobation montait de la salle, que le président dut rappeler à l'ordre. Vole, blême, tremblant, cria :

— Christine!... Pourquoi mens-tu? Pourquoi?

La tension nerveuse de l'auditoire était si vive que le Lord Juge suggéra une suspension d'audience. Sir Wilfrid, beau joueur, l'en remercia, mais refusa. Face à Christine, il combattait avec des ruses de vieux habitué du prétoire :

— Quand l'accusé vous a dit : « Je l'ai tuée », vous saviez de qui il s'agissait?

— Oui. De cette femme qu'il voyait souvent.

— Interrogée par la police, vous avez fixé l'heure de son retour à 21 h. 25.

— Il m'avait ordonné de le faire. J'ai obéi, par gratitude pour lui... qui m'avait épousée et sauvée de la misère.

— Par gratitude... Non par amour! souligna sir Wilfrid, lentement.

— Je ne l'ai jamais aimé! lança durement Christine.

Sir Wilfrid n'osa regarder Vole, qui s'était affaissé sur son siège, comme assommé. L'avocat questionna, sévère :

— Pourquoi faites-vous aujourd'hui une déposition différente?

— Parce que je ne peux plus mentir! dit Christine, vibrante. Il a tué une femme inoffensive. En exigeant de moi un mensonge, il me rend complice de son crime! Ici, je dépose sous la foi du serment... Je ne peux plus mentir! Devant Dieu, je viens de dire la vérité!

Elle avait de pathétiques accents. En face d'une telle adversaire, la défense voyait poindre la défaite. Sir Wilfrid se fit solennel, méprisant, pour questionner à son tour :

— Mrs. Vole, ou Frau Helm — comme vous voudrez...

— Ça m'est égal! coupa Christine, hautaine.

— Vraiment? Dans ce pays, nous prenons le mariage au sérieux. Mais quand vous avez connu l'accusé à Hambourg, vous lui avez caché votre premier mariage?

— Je voulais quitter l'Allemagne...

— ... et, pour y parvenir, vous avez menti à Léonard Vole et aux autorités.

— Oui... convint-elle, paisible.

— Vous avez encore menti, s'il faut vous en croire, à la police au sujet de l'heure du retour de Léonard Vole, et de sa coupure au poignet.

— Oui... répéta-t-elle, toujours impassible.

— Rien ne me prouve que vous ne soyez, en cet instant, en train de mentir encore. Car vous êtes une menteuse chronique, Frau Helm. C'est tout, pour moi...

Vainement, M^e Myers protesta contre cette injure lancée au témoin. Le Lord Juge n'en parut pas ému. Ce que voyant, l'accusateur adjura le témoin :

— Vous connaissez le sens du mot « parjure », en allemand « meineid »?

— Oui. C'est un faux serment... traduisit Christine.

— Dans ce pays, le parjure est puni d'un long emprisonnement. Réfléchissez bien... Avez-vous dit la vérité?

— J'en appelle à Dieu! dit fermement Christine.

L'accusation marquait un point, et d'importance. Sir Wilfrid avala d'un coup deux pilules. Et là-haut, dans le public des galeries, une jeune fille en larmes emprunta un mouchoir à miss Plimsoll :

— C'est la première fois que j'assiste à un procès d'assises... C'est bouleversant! Quelle affreuse femme!

Miss Plimsoll approuva énergiquement de la tête. Elle ne quittait pas des yeux son malade et se passionnait pour la défense, sans oublier les signes à Carter.

Ce fut dans cette atmosphère lourde d'angoisse que sir Wilfrid se leva pour plaider en faveur de l'accusé. D'une voix posée, il résuma tous les arguments de l'accusation et rappela ses propres réfutations; quand il en vint à la déposition de Mrs. Vole, il ne cacha pas son mépris pour ce témoin. Puis il déclara :

— Nous aurions pu citer de nombreux témoins de moralité, évoquer la conduite brillante de l'accusé au front, son passé sans tache. Mais nous ne voulons qu'un seul témoin à décharge : et c'est... l'accusé lui-même!

A l'appel de son nom, Léonard Vole dut gagner la loggia des témoins. Il avait perdu toute assurance, comme s'il succombait sous le poids d'une déception trop lourde pour un cœur humain. Sir Wilfrid le pria solennellement de dire la vérité. Et Léonard affirma d'une voix vibrante qu'il n'avait pas tué Mrs. French. Sir Wilfrid se rassit :

— Merci. C'est tout.

— Vous avez vraiment fini d'interroger l'accusé, sir Wilfrid? s'étonna le Lord Juge.

— Je tiens à ménager mon client, qui vient de subir une grande souffrance morale, afin de le laisser répondre à l'interrogatoire de l'accusation. Je suis sûr qu'il saura supporter dignement l'épreuve, si dure soit-elle!

Ce fut au tour de M^e Myers de questionner Léonard sur ses relations avec Mrs. French et le testament. Vole répondait claire-



ment, d'une voix ferme. Non, il n'avait jamais reçu d'argent de Mrs. French! Non, il ne savait pas qu'elle lui léguait une fortune! M^e Myers exhiba une photographie découpée dans un journal et coula un regard ironique vers sir Wilfrid, qui jouait avec ses pilules :

— La défense a diffusé cette photo dans l'espoir qu'un témoin aurait vu rentrer l'accusé à l'heure indiquée par lui. Ce bel effort semblait être resté stérile. Mais mon éminent confrère apprendra avec joie que quelqu'un a reconnu l'accusé... Hélas! pas le soir du crime, mais six jours avant : l'après-midi du 8 octobre, date du second testament de Mrs. French...

Tourné vers Vole, M^e Myers attaqua :

— L'après-midi du 8, êtes-vous allé dans une agence de voyages pour y demander les prix de plusieurs croisières à l'étranger?

Vole parut surpris de cette question :

— Et après? Est-ce un crime?

— Non. Bien des honnêtes gens font des croisières, s'ils en ont les moyens. Mais vous ne les aviez pas. Et pourtant vous êtes entré là, avec une brunette à l'air tendre.

— Une brunette? répéta Vole, ahuri.

— Oui. Cramponnée à votre bras, et aussi gaie que vous. Gaité qui s'explique fort bien : selon M^e Stakes, notaire de Mrs. French, vous aviez appris le matin que vous hériteriez. Et le jour même vous faisiez des projets...

— Non! J'ignorais tout du testament, je l'ai déjà dit! Quant à cette brunette, dont j'ignore le nom, c'était une jeune personne que je venais de rencontrer dans un café où je m'étais reposé, après une journée d'insuccès... Nous avions échangé quelques mots, puis fait quelques pas ensemble, dehors... Il faisait beau. Nous nous sommes arrêtés devant les affiches si tentantes d'une agence de voyages : la mer bleue, des palmiers... On entre librement, on demande des dépliant. L'employé m'a toisé, parce que j'étais pauvrement vêtu. Ça m'a vexé et, par bravade, j'ai fait exprès de demander des renseignements sur les croisières de luxe... histoire de faire le malin et d'embêter l'employé! J'avoue que c'était idiot... une espèce de revanche...

— Curieuse coïncidence... Mrs. French venait justement de tester en votre faveur, et six jours plus tard elle était assassinée...

— Je ne l'ai pas tuée! s'écria Vole.

— Alors, pourquoi Christine Helm vous accablerait-elle ainsi? Un sanglot secoua Vole, qui s'appuya, torturé, à la paroi de la loggia :

— Je ne sais pourquoi ma femme... mais dois-je encore la nommer ainsi? Elle a menti ou elle était folle... gémit-il.

— Elle semblait, au contraire, très saine d'esprit...

— Ah!... sanglota Vole, à bout de nerfs. Je n'y comprends rien. Qui a pu la changer ainsi?

Attentif à ne pas laisser à Vole le temps d'attendrir le public par le spectacle de sa douleur conjugale, Myers répétait ses questions, le harcelait. Acharné à nier, Vole criait son innocence :

— Non! Non!... Il faut me croire! Je n'ai tué personnel... Quel cauchemar!

La journée avait été rude pour toute le monde. Le verdict fut remis au lendemain.

Et le soir même, en rentrant chez lui, sir Wilfrid trouva son chemisier qui l'attendait, avec des shorts destinés au séjour aux Bermudes. Miss Plimsoll avait veillé à tout :

— Ce sera fini demain, et le train du bateau part à 21 h. 40... disait-elle.

— Pourquoi avoir loué des places? Le jury peut en avoir pour plusieurs jours! grommela sir Wilfrid.

— Je ne pense pas! opina M^e Brogan-Moore. Les jurés n'ont pas aimé Mrs. Helm, mais ils l'ont crue. Il n'en est pas de même pour Vole, hélas!

— Et cette histoire de l'agence et de la brunette n'a rien arrangé! bougonna sir Wilfrid. Croyez-vous que Christine ment?

— J'ai des doutes... dit Brogan-Moore, hésitant.

— Pas moi. Elle ment! Mais pourquoi?... s'emporta l'avocat.

— Sir Wilfrid! Ménagez-vous! intervint miss Plimsoll.

— Je suis un avocat, que diable! La vie de mon client est en jeu : je lui dois tout mon talent. Si je ne puis plaider debout, je plaiderai assis! J'avalerais au besoin toute la boîte de pilules!

Un coup de téléphone l'interrompit. Au bout du fil, une voix féminine, râpeuse et vulgaire, demandait à « causer au singe », formule qui fit grimacer sir Wilfrid :

— S'agit de l'affaire Vole. C'est très urgent... Des tuyaux à lui refiler sur son Allemande de femme... Des preuves contre elle! Mais je ne veux avoir affaire qu'à Wilfrid Roberts! disait la femme inconnue. Croyez-vous qu'il m'achètera ça?

Sir Wilfrid avait déposé des pilules en damier sur son pupitre.

— Je suis Wilfrid Roberts...

Que savez-vous sur Mrs. Vole? murmura l'avocat, pris d'un subit espoir.

— Ah! non! Pas par téléphone. J'suis dans une cabine, au bar de la gare d'Houston. Mon train part dans une demi-heure. Radinez avec du fric si vous voulez la vérité sur cette garce! A tout de suite!

La femme avait raccroché le récepteur. Sir Wilfrid se tourna vers Brogan-Moore et M^e Mayhew, qui l'accompagnaient :

— Une mauvaise plaisanterie, peut-être? Un véritable ultimatum... Je suis trop vieux, trop malade pour me lancer dans cette aventure...

Mais, presque aussitôt, il se ravisa et pria son ami Mayhew de le conduire à la gare de Houston.

Au bar, il aperçut une femme brune, aux traits fins qui avaient dû être beaux, mais à l'allure de gouape. Accoudée au comptoir, elle lampait du whisky et, à la vue des deux hommes de loi, s'esclaffa :

— C'est vous? J'veus remettais pas, sans la perruque! Mais j'veux parler qu'à un seul... ajouta-t-elle, aussitôt renfrognée.

— Mon ami est l'avoué de Vole. Vous pouvez donc parler. Votre nom?

Il remarqua sa bouche de travers, signe d'un début d'hémiplégie.

— A quoi bon? gouailla-t-elle. J'pourrais vous en donner un faux! On prend un verre? Bon... Deux whiskies pour mes copains! lança-t-elle au barman.

Puis, sortant un paquet de lettres de son sac, elle s'enquit de l'argent apporté par l'avocat; quand sir Wilfrid tira son portefeuille, elle expliqua :

— C'est des lettres de sa sale Allemande! S'il en est là, Vole, c'est à cause d'elle. Ces lettres le prouvent... Ça vaut bien cent livres pour moi!

Wilfrid Roberts en offrit vingt livres; ils se mirent d'accord pour



cinquante. M^e Mayhew, qui avait correspondu dès le début de l'affaire avec Christine, reconnut son écriture. Sir Wilfrid, perplexe, demanda :

— Qu'avez-vous contre Mrs. Vole?

La fille publique se pencha vers lui, souleva ses cheveux bruns mi-longs qui masquaient en partie ses joues et découvrit une large plaie, sur sa tempe droite. Elle ricana, abjecte et provocante :

— Fais-moi la bise, mon gros, si t'as pas peur d'en rêver la nuit...

— C'est... Christine Vole qui vous a blessée ainsi? balbutia sir Wilfrid.

— Non. C'est Max, mon homme... Il était plus jeune que moi. J'l'aimais... Elle l'a empalé, la garce. Il a disparu... Mais je les ai retrouvés ensemble. J'ai dit à Max ce que j'en pensais... et i' m'a arrangée!

— Vous n'avez pas porté plainte? demanda M^e Mayhew.

— Moi, me confier à la police? ricana la fille. Et puis, c'était sa faute, à elle... Elle l'avait monté contre moi. J'guettais l'heure de me venger!





La déposition de Christine coupa le souffle à Sir Wilfrid.

Apitoyé, sir Wilfrid aligna cinq livres de plus. Elle lui remit les lettres et s'éclipsa tandis qu'il les examinait. Quand les deux hommes voulurent lui demander le nom et l'adresse de Max, elle avait disparu. Un train sifflait en quittant la gare. M^{re} Mayhew eut un sourire indulgent :

— Elle tient à son autre joue...

Ce fut un coup de théâtre à Old Bailey, le lendemain, quand, au début de l'audience, sir Wilfrid, en s'appuyant sur des précédents dont il citait les dates, exigea qu'on convoquât sans retard Frau Helm pour l'entendre de nouveau. M^{re} Myers, qui espérait un verdict rapide de culpabilité, n'était pas au bout de ses peines, à en juger par la mine radieuse du défenseur, qui arguait d'une preuve de l'innocence de son client. Et Christine Vole fut rappelée dans la cabine des témoins. Elle y comparut, sans un regard pour l'accusé.

Elle arborait toujours son arrogante beauté, sa sévère élégance.

— Avez-vous connu un certain Max ? lui demanda sir Wilfrid.

— Max ? répéta-t-elle, surprise. Non... Je ne vois pas. En Allemagne, peut-être.

— Non. Ne remontons pas plus loin que le 20 octobre dernier... date à laquelle vous avez écrit une lettre à un certain Max...

— Je n'ai rien écrit ! s'exclama Christine, moins calme qu'à l'ordinaire.

— Vous semblez pourtant être en termes très intimes avec ce Max. Écoutez : Mon bien-aimé Max... Une chose extraordinaire arrive. C'est la fin de nos difficultés...

— C'est ignoble ! Il s'agit d'un faux ! s'emporta Christine. Ce n'est même pas mon papier ! Je n'écris que sur papier bleu à mes initiales !

Les yeux de sir Wilfrid pétillaient de malice :

— Ce papier ? dit-il, en sortant de son pupitre la liasse de lettres vendues. En effet, celui que je tenais en main était une note de mon chemisier...

Là-haut, aux galeries, miss Plimsoll se tourna, triomphante, vers sa jeune voisine, qui ne pleurait plus.

— Wilfrid Le Futé ! Nous l'avions surnommé ainsi, à la clinique ! Puisque vous reconnaissez le papier, je puis faire expertiser votre écriture ! reprenait sir Wilfrid, souriant.

Christine s'agitait, trépignait. Ses yeux lançaient des éclairs. Elle hurla, comme un bête prise au piège :

— Laissez-moi ! Laissez-moi partir !... Brute ! Sale brute !

Elle sortait en titubant de la loggia. Sir Wilfrid lui fit galamment avancer une chaise. Elle s'y écroula, évanouie, tandis que, se détournant d'elle, il lisait lentement, avec une moue de suprême dégoût :

— ... C'est la fin de nos difficultés. Léonard est soupçonné d'avoir tué la vieille dame dont je t'ai parlé. Son seul espoir d'alibi dépend de moi. Suppose que je témoigne qu'il n'était pas chez nous à l'heure du crime, qu'il est rentré les poignets couverts de sang, qu'il m'a avoué l'avoir tuée... On l'emmènera loin de moi, pour toujours, et je serai enfin libre, mon bien-aimé, libre d'être à toi ! Je compte les heures qui nous séparent. Christine.

Il rejeta la lettre comme si elle lui brûlait les doigts et rappela Christine à la barre des témoins. Elle obéit, d'un pas d'automate, le regard absent, les traits d'une pâleur cireuse. Vole la contemplait avec une sorte d'horreur. Un sanglot s'était étranglé dans la gorge de l'accusé. Sir Wilfrid adjura :

— Encore une fois, Christine Helm, avez-vous écrit ces lettres ?

— Christine ! Ce n'est pas possible ! cria Vole, affolé. Dis-lui que non !

— Mrs. Helm, vous vous êtes déjà parjurée. N'aggravez pas votre faute. Mais si cette lettre n'est pas de vous, proclamez-le ! intervint M^{re} Myers.

— Elle est de moi ! articula sourdement Christine dans le silence anxieux.

Il y eut un remous dans toute la salle. Maintenant, la parole était au jury. Sir Wilfrid, pendant les délibérations, ne quitta pas son pupitre. Et comme ses amis Brogan-Moore et Mayhew le félicitaient, il soupira :

— C'est trop clair, trop net, trop parfait, Ça me chiffonne... Cela me gêne !

Il semblait encore préoccupé, lorsque le jury revint avec un verdict d'acquiescement, qui fut accueilli avec enthousiasme, par l'accusé comme par le public. Vole vint embrasser son défenseur. Il rayonnait, et quand un greffier pria « Mr. Vole » de venir signer un reçu, il s'esclaffa :

— On ne me disait plus « Mister Vole » depuis que j'étais inculpé ! Pressons-nous de partir avant que l'on ne change d'avis !

Sir Wilfrid restait seul dans la salle maintenant vide. Il voulait achever en paix de boire son cacao. Soudain, une porte s'ouvrit, et Christine apparut, chancelante, les vêtements en désordre, tandis que des huées la poursuivaient. Un huissier referma précipitamment la porte, et la jeune femme, posément, brossa son tailleur et commença à se recoiffer, à se repoudrer.

— Attendez ici que la foule se soit écoulée, madame... conseilla l'avocat.

Elle se retourna vers lui, souriante, détendue, avec une nuance d'ironie.

— Je ne savais pas les Anglais si violents dans l'extériorisation de leurs antipathies...

— Excusez mes compatriotes. Ils haïssent le parjure... dit sir Wilfrid.

— Les coups de pied, les injures, ça m'est égal. Mais j'ai craqué ma dernière paire de bas... soupira-t-elle en exhibant ses jambes au galbe admirable.

— Les bas de nylon sont interdits dans les prisons... observa l'avocat.

— Car je vais aller en prison ? reprit Christine, toujours souriante.

— Après avoir été jugée pour parjure et faux témoignage.

Elle le regardait d'un air amusé :

— Je vous fais horreur, n'est-ce pas, sir Wilfrid ? Quelle affreuse femme ! Heureusement, vous m'avez démasquée, et vous avez sauvé Léonard... Grâce à moi, en somme, le grand sir Wilfrid



Roberts s'est retrouvé égal à lui-même... Mais vous n'étiez pas seul, pour gagner cette rude partie. On vous a aidé...

— Que voulez-vous dire ? demanda Wilfrid, attentif.

— Grâce à nous deux, Léonard est libre ! constata Christine en s'exaltant un peu. Vous aviez dit qu'aucun jury n'admettrait l'alibi attesté par une femme éprise de son mari. Ça m'a donné l'idée de devenir témoin à charge pour affirmer la culpabilité de Léonard et me faire traiter publiquement par vous de menteuse. C'était le seul moyen de faire croire à l'innocence de mon mari. Maintenant, vous savez tout...

— Je ne vois pas très bien... grommela sir Wilfrid, soucieux.

Alors Christine se pencha vers lui, souleva ses cheveux blonds d'un air canaille et, prenant la voix de l'inconnue de la gare de Houston, dit :

— Tu me fais la bise, mon gros, si t'as pas peur d'en rêver cette nuit ?

Sir Wilfrid s'était levé, congestionné par la stupeur. Quoi ! Cette femme ravissante avait pu se métamorphoser en une aussi abjecte créature ! Et pas un instant il n'avait soupçonné cette ruse ! Elle jouissait de sa stupeur.

— Vous êtes une actrice de composition incomparable ! dit Wilfrid.

— Merci du compliment. Je crois être bonne comédienne, en effet. Quant aux lettres sur papier bleu, elles m'ont coûté des heures ! Il n'y a jamais eu de Max dans ma vie ! Rien que Léonard ! — Pourquoi tous ces mensonges et ces comédies ? Vous auriez dû collaborer loyalement avec moi. De toute façon nous aurions gagné, sans dommage pour vous ! objecta sir Wilfrid, choqué par le caractère rocambolesque de l'affaire.

Christine eut une petite moue :

— C'était un risque, avec vous qui le croyiez innocent...

— Vous le saviez innocent, si je comprends bien? observa l'avocat.

— Mais non, vous ne comprenez rien, sir Wilfrid! protesta en riant la jeune femme. Je le savais coupable.

— Quoi? sursauta l'avocat. Ce n'est pas possible!

— Mais si. J'ai déposé la stricte vérité sous la foi du serment. Leonard a bien tué la vieille. Tout ce que j'ai déposé contre lui est vrai.

— Et vous avez sauvé un assassin! s'emporta sir Wilfrid, indigné.

— Bien sûr, puisque je l'aimais! lança triomphalement Christine, sincère.

Léonard, qui était revenu dans la salle, à la recherche de sa femme, avait entendu, sans se montrer, ce rapide dialogue. Il éclata de rire :

— Quand je vous disais, mon cher maître, que ma femme était une admirable actrice! Je savais qu'elle m'aiderait à me tirer d'affaire. Mais je ne savais comment. Et je conviens qu'elle m'a donné de l'émotion. Elle vous a bien roulé!

L'amour-propre de sir Wilfrid saignait. Il répliqua, sévère :

— C'est vous qui m'avez roulé, Vole! Vous avez bafoué la loi anglaise!

— L'essentiel, c'est d'en sortir vivant! ricana Vole. Grâce à vous, en vertu de la chose jugée et de vos mirifiques lois, on ne peut

— Oui, c'est moi! glapit sa rivale. Et moi, je sais tout de vous. Vous n'êtes pas sa femme, vous êtes plus âgée que lui! Nous, on s'aime depuis des mois... Dis-le-lui toi-même, Len!

Sir Wilfrid considérait cette scène comme s'il était au théâtre. Il vit s'amorceler l'orage dans les yeux, dans les veines de Christine, qui cria :

— Ah! non!... Pas après ce que j'ai fait pour toi!

Léonard, prisonnier de l'étreinte ostentatoire de « la brunette », répliqua :

— Sois belle joueuse, Christine. Je t'ai sauvé la vie en Allemagne, tu viens de sauver la mienne ; nous sommes quittes.

Elle arracha d'un geste furieux Léonard à sa conquête et s'accrocha à lui, suppliante, affolée :

— Non, Léonard... Tu ne vas pas m'abandonner! Ce n'est pas possible! Sinon...

— Du calme! fit-il en la repoussant d'un air excédé. On va te juger pour parjure. N'aggrave pas ton cas. Sinon, tu serais jugée comme complice et tu sais ce que ça signifie!

Christine avait perdu tout contrôle d'elle-même. Elle n'était plus qu'une amante bafouée, pantelante, prête au pire :

— Qu'on me juge pour parjure, pour complicité ou... mieux encore, peu m'importe! rugit-elle.

Avant que Léonard ait pu parer son geste, elle s'était saisie du long couteau bien affilé qui était resté parmi les pièces à conviction, le couteau avec lequel Léonard s'était fait volontairement une estafilade. Elle en porta un coup violent dans le ventre de l'ingrat. Vole s'affaissa sans un cri. Seule, la brunette hurla. Sir Wilfrid voulait faire appeler un médecin. Miss Plimsoll se pencha vers le corps et se releva :

— Inutile...

— Elle l'a tué! glapissait la jeune femme brune, affalée près du cadavre.

— Elle l'a exécuté... rectifia doucement sir Wilfrid. Quelle femme remarquable!

Il appela son valet de chambre pour lui demander où étaient ses bagages.

— A la gare. Un taxi nous attend pour nous conduire au train, dit Carter.

Alors, on assista à quelque chose d'in vraisemblable. Miss Plimsoll, les yeux fiévreux, le verbe impérieux, ordonna au valet de chambre :

— Faites reprendre les valises et renvoyez le taxi! Nous ne partons pas encore, n'est-ce pas, sir Wilfrid?

L'avocat la considérait, ébahi et admiratif. Jamais il ne l'aurait crue si perspicace, ni si compréhensive!

— Merci, miss Plimsoll! dit-il simplement, en lui posant la main sur l'épaule. Convoquez vite Brogan-Moore et Mayhew. Nous défendrons Christine Vole lors de son procès!

Christine, effondrée, secouée de sanglots silencieux, n'entendait rien. Miss Plimsoll s'empara de la bouteille thermos restée sur le fauteuil de l'avocat :

— Sir Wilfrid! fit-elle, joyeuse, vous oubliez votre cognac! Et, d'un pas victorieux, elle entraîna hors du tribunal le vainqueur de la journée, déjà prêt à une lutte nouvelle.

FIN

La semaine prochaine :

L'ÉCOLE DES COCOTTES

Miss Plimsoll fit l'admiration de Sir Wilfrid en devançant ses intentions.

— Vous n'étiez pas seul pour gagner cette dure partie, ironisa Christine.

plus me juger de nouveau!

— Tout se paie, tôt ou tard... ici-bas ou ailleurs... soupira sir Wilfrid, effondré, en cherchant machinalement ses pilules.

— Ce jour est loin, et je paierai en bonnes espèces! s'esclaffa Vole. Pour commencer, puisque je suis riche, je double vos honoraires. Je paie son appareil acoustique à cette vieille chouette de Janet Mackenzie. Et toi, ma chérie, quand on te jugera, il y aura cinq mille livres pour ton défenseur...

Christine se jeta passionnément au cou de son mari :

— Ce qui compte, dit-elle de sa voix ardente, c'est d'être enfin réunis. Combien j'ai souffert de t'avoir en face de moi et de proclamer que je ne t'aimais pas!... Mon cher amour!

A ce moment, miss Plimsoll fit irruption dans la salle. Sa jeune voisine des galeries l'accompagnait. Toute rayonnante, l'infirmière déclara :

— Vite, sir Wilfrid! Il nous reste vingt minutes pour prendre le train!

Puis, se tournant vers sa compagne, elle la présenta :

— C'est une demoiselle dont j'ai fait connaissance à la première audience. Elle vous admire beaucoup...

La jeune femme s'élançait, non vers sir Wilfrid, mais dans les bras de Vole, en s'écriant :

— Oh! Len, mon chéri! J'étais folle à l'idée d'être séparée de toi!

— Qui est cette femme? demanda Christine, médusée.

L'autre répondit, d'un ton agressif :

— Je suis celle qu'il aime!

Christine vacilla, l'espace d'une seconde, comme sous le choc d'une balle en pleine poitrine. Mais elle se ressaisit et reprit, très calme :

— La brunette de l'agence de voyages? Celle dont tu ne savais même pas le nom...?



★ LES AMOURS DE NOS VEDETTES ★

Marlène Dietrich

trente ans de séduction

Dans le courant de l'année 1929, il devint évident que le cinéma, qui avait commencé à parler, cesserait bientôt définitivement d'être muet. Un ancien émigré autrichien, qui était alors l'un des plus célèbres metteurs en scène américains, s'embarquait pour l'Europe. Il s'appelait Josef von Sternberg et devait tourner à Berlin son premier film parlant.

Un soir, Sternberg entra dans un music-hall où l'on donnait une revue typiquement berlinoise. Tout à coup, la vedette féminine s'approcha de la rampe, fit arrêter la musique à l'orchestre et dit au public :

« Mesdames, messieurs, applaudissez notre compatriote Josef von Sternberg, dont le dernier film a obtenu en Amérique le premier prix de l'année. »

Quelques instants plus tard, Josef von Sternberg frappait à la porte de la loge de l'actrice et lui offrait le premier rôle féminin du film qu'il allait entreprendre d'après le roman d'Heinrich Mann : *Professeur Unrath*. L'actrice accepta. Elle s'appelait Marlène Dietrich.

DE MARIE-HÉLÈNE A MARLÈNE...

Tout le monde connaît cette rencontre célèbre qui eut des conséquences importantes dans l'histoire du cinéma américain. Mais l'on sait moins qu'à l'époque de cette rencontre, Marlène Dietrich n'était pas une simple inconnue. Cette Allemande de bonne souche, qui n'hésita d'ailleurs pas à se déclarer un jour « plus allemande qu'Hitler » en refusant à la veille de la guerre de retourner dans sa patrie qu'elle jugeait déshonorée, descendait d'une famille d'officiers supérieurs. Elle avait reçu une éducation rigide, sérieuse, dans les villes de garnison où séjournait son père, puis son beau-père, implacable capitaine de Hussards de la Mort. Marie-Hélène voulut devenir violoniste. Elle préparait le Conservatoire lorsqu'une chute de cheval lui brisa le poignet. Elle dut renoncer à tenir l'archet. Elle avait vingt ans; elle était pauvre et seule à Berlin. Sans se décourager, elle se mit à suivre des cours d'art dramatique chez Max Reinhardt, le rénovateur du théâtre allemand.

Elle débuta dans de tout petits rôles. Un jour, un producteur de films à la recherche d'une jeune actrice l'engagea. Il se nommait Rudolf Sieber. En 1925, il épousa Marie-Hélène qui, désormais lancée, transforma son prénom en Marlène et garda le nom de son père, Dietrich. Pour le théâtre comme pour le cinéma, Marlène Dietrich était née.

LA FEMME FATALE DE STERNBERG

Lorsque Josef von Sternberg entra dans sa loge, Marlène Dietrich, donc, était déjà une vedette connue qui chantait l'opérette en exhibant des jambes impeccables et comptait à son actif cinq ou six films tels que *L'Inconnue*, *La Femme que l'on désire*, *Le Navire des hommes perdus*, *Ce n'est que votre main*, *Madame et Princesse oh ! là, là*. C'était une jolie femme, un peu grasse, au nez retroussé, élégante, blonde, mais sans éclat particulier.

D'un seul coup, avec *L'Ange bleu*, Sternberg en fit autre chose. Lola Frolich, l'héroïne du roman d'Heinrich Mann, était une chanteuse de beuglant qui affolait un vieux professeur d'université. La Lola-Lola interprétée par Marlène Dietrich devint une femme fatale au pouvoir érotique presque sans limites. Les bas, les jarretelles, les pantalons de dentelle et les chansons de Lola-Lola sont entrés dans l'histoire du cinéma. De la petite actrice allemande, Sternberg, par un coup de génie qui était peut-être aussi un coup de passion, venait de faire un personnage.

Quand la Paramount offrit un contrat à Marlène, Sternberg la ramena donc en Amérique. De 1930 à 1935, il ne cessa de façonner, de développer ce personnage de femme fatale, le rendant, avec le temps, de plus en plus charnel et maléfique. Car le créateur s'était épris de sa création. L'histoire des amours de Marlène Dietrich et de Josef von Sternberg défraya longtemps les potins d'Hollywood. L'écho s'en retrouve dans tous les films qu'ils firent ensemble.

L'étoile de Greta Garbo pâlit lorsque Marlène apparut comme une divinité, une idole parée de toilettes extraordinaires, de bijoux, de faux cils. Son visage plutôt rond se creusa. Son nez retroussé devint droit, sa voix un peu pointue se fit rauque et sensuelle. Lorsqu'elle se sépara de Sternberg, dont les films devenaient de moins en moins commerciaux et de plus en plus frénétiques, Marlène était celle qu'elle ne cesserait plus d'être malgré les années : la femme fatale-type du cinéma américain, un symbole, une actrice inimitable qu'on n'appela plus désormais que par son prénom.

TRENTE ANS DE SUCCÈS

Depuis *L'Ange bleu*, Marlène Dietrich n'a pratiquement jamais cessé de tourner, sauf pendant les années de guerre, où elle fut mobilisée dans l'armée américaine et parcourut le monde en chantant pour les soldats. Espionne dans *X. 27* et *Shanghai*.

Express, mère sublime dans *Blonde Vénus*, Catherine de Russie dans *L'Impératrice Rouge*, séductrice cruelle dans *La Femme et le Pantin*, elle sortit des films de Sternberg pour être, sous la direction de Frank Borzage, Ernst Lubitsch et quelques autres, une aventurière aux longs cils, une femme du monde fascinante ou une comédienne sophistiquée (*Désir*, *Ange*, *Le Jardin d'Allah*, *Madame veut un bébé*, etc.).

Vers 1940, sa popularité subissait une légère éclipse. René Clair, émigré de France, lui donna un nouveau départ avec *La belle ensorcelée*. Intelligente et pas dupe des mirages d'Hollywood, Marlène avait compris qu'il lui fallait se renouveler tout en restant la même. Elle accepta de parodier son personnage et gagna la partie.

Depuis, femme fatale jusqu'au bout des ongles, elle n'a jamais cessé de faire un clin d'œil au public. *Kismet*, *Martin Roumagnac* (tourné en France en 1946 avec Jean Gabin), *Les Anneaux d'or*, *Les Écuméurs*, *La Scandaleuse de Berlin* (où, vingt ans après *L'Ange bleu*, elle transposait en quelque sorte le personnage de Lola-Lola dans les ruines de l'ancienne capitale allemande), *Le Grand Alibi*, *Le Voyage fantastique*, *L'Ange des maudits*, la liste est longue jusqu'à ses plus récentes incarnations, dans *Histoire de Monte-Carlo*, ou *Témoin à charge*. Ses apparitions dans *Le Tour du Monde en 80 jours* et *La Soif du Mal*, pour être courtes, n'en sont pas moins saisissantes. Et rien, pour notre grand plaisir, ne laisse prévoir que cette carrière éclatante aura une fin.

LA BEAUTÉ TOUJOURS INTACTE

Marlène Dietrich est née en 1904. Elle ne s'en cache pas. Son visage, avec le temps, s'est un peu pétrifié et l'on y reconnaît vite les marques de la chirurgie esthétique.

Tout le monde sait que sa fille, l'actrice Maria Manton, est devenue mère à son tour voici pas mal d'années. L'état civil d'une femme fatale ne devrait pas porter ces renseignements.

Mais Marlène restera éternellement jeune pour avoir su accepter le temps et suivre son cours, au lieu de rester, comme Greta Garbo, murée dans le mystère et les souvenirs. Au cinéma, où tout est éphémère, Marlène est l'exemple d'un phénomène qui dure.

Sa beauté est toujours intacte, sa séduction aussi. Après des Marilyn Monroe, Ava Gardner, et autres « vamps » modernes, Marlène reste grande et fascinante.

Marlène Dietrich, comme toutes les vedettes célèbres, a eu ses amours sensationnelles (dont une liaison fulgurante avec Jean Gabin) et ses petits scandales. Mais elle n'a, derrière son personnage de cinéma, jamais cessé de vivre comme une femme normale. Naturalisée américaine, elle est restée à Hollywood la charmante Allemande qui faisait de la pâtisserie à ses moments perdus. Elle a su échapper à la légende comme à l'oubli parce que, en toutes occasions, elle est restée vivante, proche, accessible.

Une grande actrice, mais aussi une femme tout court.

Jacques NERVAL.

Marlène DIETRICH dans un de ses derniers films *Histoire de Monte-Carlo*

(Photo Artistes Associés.)



GRANDIR
RAPIDEMENT 1. âge 8-16 cm.
Elong. Buste ou Jambes seules
avec NOUVEAU MOYEN scien-
tific. breveté en 24 pays. Attest.
Médicales. Références Mondiales.
dém. GRATIS sans eng. notre
AMERICAN SYSTEM (Discret.)
OLYMPIC (2) V.-Hugo, 8, NICE
-- DISTRIBUTEUR OFFICIEL --

HOROSCOPE DU BONHEUR
Réussite stupéfiante.
Affaires, amour, envoyer 4 timbres,
date naissance, enveloppe timbrée à :
T. RICHARD, B. P. 125, Nice (A.-M.).

« L'HERBE QUI ÉPILE »



Fameux traitement natu-
rel, inodore, sans dan-
ger, supprime à jamais
les poils superflus, sans
arrachage, sans douleur.
Notice contre un timbre.

Lab. N. HERBAX
à GRAY (Haute-Saône)
En Suisse : HERBAX à ZUG.

RÉUSSIR? En amour, en affaires.
Oui, c'est possible!
Envoyer 4 timbres, date naissance,
enveloppe timbrée à : T. SIMON,
B. P. 416, Nice. Vous serez stupéfié.



SITUATIONS DANS LA POLICE

POUR DEVENIR Commis-
saire, Secrétaire, Officier
de police, Inspecteur,
Gardien, France, outre-mer;
demandez le guide illustré gra-
tuit N° 3195-B donnant condi-
tions d'admission, avantages et
liste de tous emplois d'Etat ou-
verts de 16 à 45 ans, ÉCOLE AU
FOYER, 39, r. H.-Barbusse, Paris.
30 ANS DE MILLIERS DE SUCCÈS.

" PHILTRE D'AMOUR "
Élixir magique, passion irrésistible.
Écrire : HERMÈS (Service S.)
Boîte Postale 189, NICE.

Mme AMY Voyance sur photo.
Prédit dates exactes.
B. P. 112, (Rue Mercœur), PARIS-XI^e.

Complétez votre collection de MON FILM

Les numéros intermédiaires de MON
FILM manquant dans ces colonnes
sont épuisés.

Numéros à 20 francs.

- 587 — L'enfer des Tropiques. — Une
île au soleil.
- 588 — Escapade. — Un yacht nommé
" Tortue ".
- 589 — Le Prince et la Danseuse. —
Comme un cheveu sur la soupe.
- 590 — A pied, à cheval et en voiture.
— Symphonie inachevée.

NUMÉRO SPÉCIAL 68 pages - 100 francs

- 591 — LE SALAIRE DU PÉCHÉ.
— Torrents.

- 592 — Les nuits de Gabilra. — La
blonde explosive.

Numéros à 30 francs.

- 593 — Un homme dans la foule. —
Les lavandières du Portugal.
- 594 — Guendalina. — Règlements de
compte à O. K. Corral.
- 595 — Les amants de Salzbourg. —
Un roi à New-York.
- 596 — Un amour de poche. — Le
secrèt des eaux mortes.

NUMÉRO SPÉCIAL 68 pages - 100 francs

- 597 — L'AMOUR EST EN JEU. —
Port-Afrique.

- 598 — Retour de manivelle. — Fla-
menco.
- 599 — Mon homme Godfrey. — Porte
des lilas.
- 600 — Esclave libre. — Nathalie.

NUMÉRO SPÉCIAL 68 pages - 100 francs

- 601 — UNE PARISIENNE. —
Femmes en cage.

- 602 — Quand la femme s'en mêle.
— Arsène Lupin.
- 603 — Un seul amour. — Les Explor-
ateurs.
- 604 — Affaire ultra-secrète. — La
famille Trapp.

NUMÉRO SPÉCIAL 68 pages - 100 francs

- 605 — CHARMANTS GARÇONS.
— Boulevard du crime.

- 606 — Mademoiselle Strip-Tease. —
Amère victoire.
- 607 — La Maison des Secrets. —
Les amours d'Omair Khayyam.
- 608 — Mâles-vous, Allettes. — Pri-
sonnier de la peur.

- 609 — Frankenstein s'est échappé.
— Manuela.

NUMÉRO SPÉCIAL

- 610 — THÉRÈSE ÉTIENNE. —
Le Chemin du Paradis.

- 611 — Les Années Dangereuses. —
Vive les vacances.
- 612 — Les Mauvais Garçons. — Le
soleil se lève aussi.
- 613 — Sayonara. — Portrait d'une
aventurière.

NUMÉRO SPÉCIAL

- 614 — UNE MANCHE ET LA
BELLE. — Sourires d'une
nuit d'été.

- 615 — La Fille de feu. — Le Bal des
Cinglés.
- 616 — Duel sur le Mississippi. — Le
septième ciel.
- 617 — Le peau d'un autre. — 3 h. 10
pour Yuma.

NUMÉRO SPÉCIAL

- 618 — ... ET DIEU CRÉA LA FEMME. —
Moby Dick.

- 619 — La bonne tisane. — Le pont
de la rivière Kwai.
- 620 — La blonde ou la rousse. —
Tamango.
- 621 — Quand sonnera midi. — Les
naufages de l'autocar.
- 622 — Les plaisirs de l'enfer. — Du
sang dans le désert.

NUMÉRO SPÉCIAL

- 623 — PIÈGE À FILLES. — La
femme en robe de chambre.

- 624 — Elle et Lui. — Torpilles sous
l'Atlantique.
- 625 — La Chatte. — Les dix com-
mandements.
- 626 — Le Manoir du mystère. —
Les Misérables.

NUMÉRO SPÉCIAL

- 627 — PÉCHÉ DE JEUNESSE.
— Bombardier B. 52.

grandir
rapidement 8-16 cm avec
infaillibles moyens scientifi-
ques brevetés Allong. taille ou
jambes seules Prix 1400 fr. Ré-
sultat garanti à tout âge Attesta-
tions médicales du monde entier.
Notice illustrée **GRATIS.**
Écrivez sans engagement à
AMERICAN WELL BEING S. 2
Boulevard Moulins, MONTE-CARLO

POURQUOI PAS VOUS ?

(Succès, amour, argent.) Env. date naiss. au
Professeur ANDRIEU (Service M. F. 370), 11, r.
Champêtre, Toulouse. L'ana-
lyse : 200 fr. Paiement seul.
si satisfait. Joindre enveloppe
timbrée av. adresse et 4 timb-
poste de 20 fr. pour frais.

GRANDIR 8 à 16 cm

A tout âge - Rapidement
par nouveauté scientifique
AMERICAINE brevetée
monde entier - Elongation
garantie taille ou jambes
seulement - Attest. médic.
Milliers de références.
GRATIS documentation
illustrée sans engagement.
UNIVERSAL AS
6, rue A-D Claye, PARIS

Chaque numéro est envoyé contre la
somme de 20 ou 30 fr. pour les numéros
ordinaires et 100 francs pour les numéros
spéciaux. (Ajoutez 10 francs d'expédi-
tion, quel que soit le nombre d'exem-
plaires demandés.)
Envoyer le montant des commandes
par mandats-cartes de préférence, ou
par timbres-poste lorsque la com-
mande ne dépasse pas 100 francs.

Aucun envoi contre remboursement.

MON FILM
5, boulevard des Italiens, PARIS (2^e).



APPRENEZ A DANSER

seul, chez vous, en quelques heures. Danses en Vogue et Claquettes,
avec notre Méthode très facile. Notice gratuite contre envelop. timb. por-
tant adresse. Succès garanti. RIVIERA-DANSE (F), 43, r. Pastorelli, NICE.

GRATUITEMENT

Nous OFFRONS à titre de lancement aux 5.000 premiers
lecteurs qui nous feront parvenir la solution exacte de
notre concours et se conformeront à notre règlement

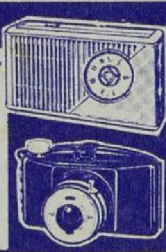
le plus petit RÉCEPTEUR RADIO français
de poche à TRANSISTORS

et l'APPAREIL PHOTO 6x9
dernier modèle, mise au point
automatique, optique traitée.

3		5	20
	8	2	20
	1	9	20
7	3		20

Complétez cette grille à l'aide
de chiffres de 1 à 9 pour obtenir
un total de 20 dans chaque sens

20 20 20 20



Envoyez sans tarder votre solution
en joignant une enveloppe portant
votre ADRESSE COMPLÈTE

CONCOURS-SERVICE N° 105 6, rue du Fg Poissonnière - Paris 10^e

Collectionnez "MON FILM" en employant la RELIURE SPÉCIALE

POUVANT CONTENIR 26 NUMÉROS
que nous avons fait établir spécialement pour vous.

Un mécanisme simple vous permettra de confectionner vous-mêmes un volume
qui aura sa place dans votre bibliothèque.

La collection de **MON FILM** constituera une véritable encyclopédie du cinéma.

Cette reliure vous sera adressée contre mandat de 450 fr. Prise à nos bureaux : 375 fr.
Envoyez un mandat à **MON FILM**, 5, bd des Italiens, Paris. (Chèques postaux Paris
5492-99.)





Etchika CHOUREAU
(Photo WARNER BROS.)

mon
FILM

publie dans ce numéro :

*Demain,
ce seront des hommes*

un récit complet en photos du film